

de la saison des chasses. Maurice se faisait une fête, disait-il, de présenter lui-même à sa famille son rival l'honneur, son antagonisme du champ clos, devenu son meilleur ami.

On comprend maintenant sans doute les perplexités de Robert, ainsi que les causes de ses hésitations. Le lieutenant de Chalandray appartenait par sa naissance, par sa fortune, par ses relations à un monde éminemment aristocratique, dans lequel son nouvel ami appréhendait de se trouver assez mal à son aise, sinon même tout à fait dépaycé. D'une autre côté, l'Écriture sainte dit que celui qui cherche le péril y succombera, et il y avait de ce côté-là un péril manifeste auquel Robert ne pouvait s'empêcher de penser sans éprouver un certain trouble.

Maurice n'était-il pas le frère de cette charmante blonde qui lui était apparue, une seule fois, il est vrai, à une fenêtre de l'hôtel de la Régence, mais qui avait laissé depuis lors au fond de son âme, une trace peut-être ineffaçable ? Dans l'intérêt de son propre repos, ne devait-il pas fuir avec le plus grand soin toute occasion de rapprochement avec cette jeune fille ?

En même temps que cette sage résolution germait dans son esprit, une voix insidieuse, la voix des capitulations de conscience, lui soufflait de tout autre pensées. Cette voix-là lui disait que peut-être le seul moyen de se guérir d'une inclination funeste c'était de revoir celle qui en était l'objet, de lui parler, ce qu'il n'avait pas fait encore, car, en se trouvant face à face avec une jeune et noble héritière, si richement pourvue sous tous les rapports, et très-disposée sans nul doute à envisager avec un profond dédain un pauvre petit lieutenant de cavalerie, alors il ne manquerait pas de rentrer en lui-même et d'abandonner toutes ses rêveries et toutes ses illusions.

Sous l'influence de ces réflexions ennuement contradictoires, Robert hésitait à prendre une détermination à envoyer à Maurice la réponse catégorique que celui-ci réclamait de lui. Un moment il forma le projet de s'en ouvrir à celle à qui il avait promis de ne rien cacher de sa vie. Sa mère ne devait-elle pas remplir désormais par lui le rôle traditionnel dévolu à toutes les mères, celui de confidente et en quelque sorte d'ange gardien ? Je ne sais quelle fausse honte le retint. En matière amoureuse, si tendrement aimée que puisse être une mère, c'est elle qui, la dernière, peut espérer les confidences de son fils. Car il semble qu'en commençant à aimer une autre femme c'est un vol qu'on lui fait.

Sur ces entrefaites, Robert rencontra le lieutenant Sauvageol, qui lui proposa de venir prendre l'absinthe avec lui, au café des officiers. Sauvageol, qui était le compagnon assidu, l'ombre et mieux encore le parasite de Chalandray, avait, comme on l'a vu, complètement viré de bord à l'endroit de Robert.

Bien qu'étranger par ses goûts comme par ses habitudes à ce genre de consommation et à cet emploi malsain des loisirs de la vie de garnison, Robert ne crut pas pouvoir se dispenser d'accepter cette proposition. Aussi bien il y trouvait une occasion toute naturelle d'amener la conversation sur un sujet que lui, dans le régiment, ne devait posséder aussi bien que Sauvageol. En conséquence, dès qu'il fut attablé avec lui, sans autre préambule, il lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Chalandray, depuis son départ.

— Mon Dieu, non, répondit naïvement le doyens des lieutenants, Chalandray est un paresseux qui oublie les amis l'absinthe, dans le château de sa grand-mère, un paresseux et un ingrat, par-dessus le marché, car vous savez, mon cher camarade, combien je lui suis dévoué, à ce bon Chalandray. Depuis qu'il n'est plus là, je n'ai plus de goût à rien. Le billard et les dominos m'ennuient ; je dis *makach* à la bouillotte et l'absinthe me paraît fade.

Sauvageol, en s'exprimant ainsi, ne se rendait pas compte qu'il était pour Maurice tout simplement un compagnon de plaisir, un plaisant, enfin tout ce qu'on voudra, excepté un ami. Les gens de cette espèce se rencontrent aussi bien au régiment que partout ailleurs. Peut-être même est-ce là leur véritable élément.

— Est-ce que vous connaissez la famille de M. de Chalandray ? reprit Robert, poursuivant toujours son but.

— Si je la connais ?... Oh ! je le crois bien. *Bezzf, bezzf*. Qui la connaîtrait si je ne la connaissais pas, moi l'intime, le confident de Maurice ?

— Il n'a plus ni son père ni sa mère, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non. Il les a mangés, je veux dire qu'il a mangé leur succession. Mais il lui reste sa grand-mère, la vieille marquise de la Roche-d'Éon, sa sœur, mademoiselle Claire, et deux ou trois parents à la succession, auxquels il n'a pas encore touché. Oh ! il sera très-riche un jour, ce bon Chalandray, comme sa sœur, au surplus.

— Quel âge a mademoiselle de Chalandray ?

— Dix-huit à dix-neuf ans, je crois.

— La connaissez-vous.

— Pas précisément. Je pourrais, je devrais la connaître, mais Maurice ne m'a pas encore présenté à elle. Sans doute il attend pour cela qu'elle soit mariée. Les convenances... vous comprenez ?

— Mariée ! Est-ce qu'il est déjà question de mariage pour mademoiselle de Chalandray ?

— Parbleu ! Ignorez-vous donc qu'elle est fiancée ? Maurice ne vous l'a pas dit ?

Ici Robert s'essuya le front, bien que la journée fût loin d'être chaude, et il reprit, non sans un peu d'altération dans la voix.

— Vous oubliez, mon cher camarade, que l'amitié que veut bien me témoigner M. de Chalandray est une amitié de fraîche date.

— Oh ! je crois bien, répartit Sauvageol, que vous n'êtes pas son ami comme je le suis, moi, depuis longtemps, jusqu'à faire ensemble bourse commune. C'est comme cela que je comprends l'amitié au régiment, moi, et pas autrement. Je vous apprends donc que la sœur de ce cher et bon Chalandray doit épouser, cet automne, M. Gaston de Montmagny, il est vicomte celui-là, à ce qu'il paraît, et c'est le propre neveu de notre colonel, un grand flandrin dans son genre, à ce qu'on dit. C'est pour cela que Maurice est parti en permission. La noce doit se faire au château de la bonne maman, ah ! ce sera une noce cassée que celle-là, et vous pensez bien qu'elle ne peut avoir lieu sans Sauvageol.

Robert avait baissé la tête avec tristesse. Bien qu'il se rendit parfaitement compte de l'impossibilité absolue où il se trouvait de prétendre à la main de mademoiselle de Chalandray, l'idée seule qu'elle allait appartenir à un autre était pour lui comme une angoisse. Il resta quelques instants silencieux, puis il reprit péniblement.

— Est-ce un mariage de convenance ou d'inclination ?

— Tout y est, mon camarade. Le neveu du colonel est jeune, on le trouve beau garçon, et il paraît qu'il est bigrement à la mode dans le monde des pékins. C'est ce qu'ils appellent, en employant la langue de ces gueux d'Anglais, un *portaman*, un drôle de mot, n'est-ce pas ? Est-ce que vous aimez les Anglais, vous ?

— Moi ! je n'ai aucun sujet de leur en vouloir.

— Eh bien, moi, je ne peux pas les sentir. Qui dit Anglais d'abord dit créanciers ; et quand je songe que ces animaux-là ne veulent pas me laisser tranquille...

— Pardon, mon cher camarade, interrompit Robert, il me semble que vous étiez en train de me parler de M. Gaston de Montmagny.

— C'est vrai, reprit Sauvageol. Parlons-en donc, puisque cela vous va. Il était à la fin de l'hiver passé à Alger pour remonter son écurie... Il a vu mademoiselle Claire, qui était venue avec sa grand-mère, *chouva* (un peu) pour respirer l'air du Midi, *chouva* pour voir ce bon Maurice, qu'elles adorent toutes les deux. On a dansé ensemble chez le gouverneur général, cavalcadé ensemble dans la vallée des Consuls ; bref, on s'est plu et voilà un mariage bûché. Sont-ils heureux ces pékins du grand monde ! N'est-ce pas votre avis ?

— Parfaitement.